

LE CRI DE LA RAISON.

Amour de la Patrie! toi qui dans tous les tems enfanta des prodiges que les ſuppôts du deſpotiſme tournent en ſacrilège, dériſions, que l'égoïſte révoque en doute, mais qui a jamais ſeront pour les Patriotes des objets de reſpect & d'émulation, vertu ſublime! tu fais la force & la reſſource des Etats!

J'avoue, quoiqu'avec la plus vive douleur, que les Genevois ne ſont point ſuffiſamment imprégnés de ce feu reſtaurateur qui donne au Peuple ce courage héroïque néceſſaire pour remonter au grand principe ſocial, & qu'il ne peut s'élever à cette hauteur, s'il ne renonce

Gros, J. F.

d'avance à ſes préjugés, à ſes habitudes, à ſes mauvais penchans, en un mot à toutes ces jouiſſances factices & vicieuſes qui ſont l'ouvrage du tems, de la cupidité & de l'inertie où l'a jeté la perte de ſa liberté; qu'il ne peut faire de tels ſacrifices à la Patrie s'il ne s'embraſe de l'amour le plus vif pour ſes ſemblables; donc avant que de tenter ſa régénération, toute adminiſtration ſage, tout Citoyen vertueux doivent faire ce qui eſt en leur pouvoir pour ranimer ou faire renaître dès l'inſtant qu'ils ont la douleur de voir dans leur Patrie affoiblir cette vertu publique.

Je vais déduire d'une manière ſuccincte les cauſes principales qui concourent à détruire cette vertu dans les Etats deſpotiques; l'on verra qu'elles ont une analogie parfaite dans toutes les formes de Gouvernement quelconque, qui ne prennent point leur baſe dans la Souveraineté du Peuple; enſuite j'indiquerai

les moyens vivifians & faciles à mettre en uſage dans un Etat républicain ſur-tout quand il a l'avantage d'être contenu dans des limites étroites.

Le deſpotiſme étouffe tout patriotiſme, tout amour de la Patrie, en ſubſtituant ſes volontés à celles de la Nation, oppoſant ſans-ceſſe ſes caprices à l'eſprit national, briſant ainſi les reſſorts de l'ame, & éteignant chez les hommes cette énergie eſſentielle au maintien des vertus ſociales.

Il en eſt des individus pris collectivement comme d'un ſeul, & nous n'avons, pour bien connoître les mobiles ſecrets du cœur humain, qu'à analyſer les affections, les penchans de l'individu, alors nous aurons la véritable pierre de touche pour juger la multitude.

L'amour-propre étant la baſe de tout caractère, perſonne de bonne foi ne peut nier que dès qu'on dédaigne de conſulter un homme, que l'on ne tient

aucun compte de ses conseils, de ses sentimens dans des affaires où d'ailleurs il a le même droit que tous, & où il croit son intérêt en compromis, ce mépris fondé ou non pour tous ses avis le mortifie, flétrit son cœur, & bientôt la tiédeur, l'indifférence, le dégoût s'emparent de lui, alors pour sauver son amour-propre en souffrance, il devient le détracteur d'un état de choses qu'il eût défendu de toutes ses forces s'il y eût coopéré. Si l'exemple pris de ce seul individu peut s'appliquer à la généralité, comme je le crois, il est démontré qu'il faut agir avec les plus grands égards & manier les choses avec une adresse toute particulière pour ne blesser personne dans son opinion ni dans ses convenances, sans quoi nous rompons le concert des volontés, sans lesquelles on ne peut rien faire de légal; ce qui nous fait tomber dans un cahos dont nous ne nous retirons que par des moyens violens qui ne font qu'aggraver notre

ſituation ; mais ſi l'on agiſſoit avec toute l'habilité & la ſageſſe qu'exigent des affaires de cette nature, on réuniroit tous les ſuffrages, & il en réſulteroit de l'accord, de la gravité & de l'ordre dans les opérations politiques ; ce qui les entoure de reſpect & leur donne cette ſtabilité ſi convenable ; mais pour cet effet, répétons-le, l'on doit marcher de front avec l'eſprit national, révérer ſes vœux, ſes déciſions, même juſqu'à ſes erreurs ; car elle ceſſe d'en être une dès l'inſtant qu'elles ſont le réſultat de la volonté libre de la Nation ; c'eſt dans cet eſprit que l'immortel Jean-Jaques écrivoit à ſes Concitoyens : *Si vous faites une ſottiſe, que ce ſoit tous enſemble, & ce n'en ſera pas une.*

L'hiſtoire de tous les pays, & notamment la nôtre, vient à l'appui de cette aſſertion, que ce n'eſt que de l'harmonie de toutes les parties, de cet enſemble, de ce tout homogène que l'Etat tire toute

ſa force & ſon exiſtence, & dont jaillit le brûlant amour de la Patrie. Mais ſi par un eſprit de vertige nous nous éloignons de cette maxime ſalutaire, nous l'abâtardiſſons, nous provoquons la diſſolution de l'Etat en perpétuant des ſemences de diviſion & de haine, nous faiſons du milieu des Genevois, *qui ſous tous les rapports devroient ſe conſidérer & vivre comme des frères*, diſparoître le plaiſir & le bonheur qui ſont la ſource de toutes les affections humaines. Si nous voulons éviter de ſi grands malheurs, dont l'idée ſeule doit faire trembler tout Genevois honnête & ſenſible, renonçons autant les uns que les autres à l'eſpoir coupable & abſurde de donner en vainqueur la loi à nos Compatriotes ; donnons-nous la main d'aſſociation, & n'ayons ſur nos têtes d'autre diſtinction qu'un rameau d'olivier ; c'eſt au nom de la religion, de la Patrie éplorée de voir ſes enfans déſunis, c'eſt au nom de vos

plus chers intérêts que je vous conjure, mes Concitoyens, de vous tendre les bras & de préférer les étreintes de la joie & quelques larmes verſées dans les premiers tranſports d'une allégreſſe publique à des avantages qui ne peuvent flatter que l'orgueil & la vanité s'ils ne ſont que l'ouvrage de la force & de la contrainte; je ne ſaurois trop inſiſter ſur cet important objet. O Genevois ! mes chers Compatriotes, que ne puis-je graver profondément dans vos cœurs & en caractère de feu que ce n'eſt que par la réunion, par une communication franche & amicale, & en nous livrant ſans défiance à ces ſentimens affectueux, à ces élans expanſibles de l'amitié que nous parviendrons à anoblir, pour ainſi dire, notre être, & nous rendre aſſez généreux pour méconnoître les ſuggeſtions de l'amour-propre qui cauſent tous nos maux, & faire taire en nous ces petites paſſions deſtructives de tout principe de

moralité. J'aime à vous le prédire, mes chers Concitoyens, & cette penſée rafraîchit mon ame flétrie par le ſentiment des tribulations qu'éprouve ma Patrie, que dès que toutes ces choſes ſeront arrivées il ne nous reſtera plus qu'à bénir le Ciel & jouir de notre félicité ; quel plus puiſſant motif pourroit vous décider à y travailler !

Je me réſume à ce peu de mots, que pour le ſalut de la République tous les Genevois doivent ſe hâter de ſe rallier ſous la bannière de notre mère commune, [redacted] reſter dans l'inaction ou [redacted] ne pas faire tout ce qui dépend de nous pour conduire heureuſement au port notre frêle nacelle battue par les vents des paſſions ; [redacted] c'eſt manquer au plus ſaint des devoirs.

En faiſant hommage au Public de cette petite pièce, qui eſt le fruit de quelques momens de loiſir, je n'ai point le ſot orgueil de croire d'avoir traité ce ſujet avec toute la chaleur & l'intérêt dont il eſt ſuſceptible ; mais je croirois avoir réuſſi ſi j'en ſuggère l'idée à un homme de talent & réveille la ſollicitude d'un de mes Concitoyens ſur les dangers qui menacent ma Patrie. J. F. Gros.